

Défaite
du corps d'armée
du Pont,
à Ziéla.

leur général à quitter son sûr asile, et à livrer au roi la bataille sur les hauteurs *Scotiques*, entre Gaziura et Ziéla (*Zilleh*). Il arrive alors ce que Triarius n'avait que trop prévu : en dépit d'une résistance acharnée, le roi, avec l'aile qu'il commande, parvient à rompre la ligne des Romains, et pousse leur infanterie dans un défilé bourbeux, où elle ne peut ni marcher en avant, ni se rejeter de côté : elle est massacrée sans pitié. Un brave centurion s'est dévoué et a blessé Mithridate presque mortellement : la défaite n'en est pas moins complète. Le camp romain est pris, l'élite des légionnaires, presque tout l'état-major avec les officiers de rang, couvraient le terrain : les cadavres restèrent gisant sans sépulture. Quand Lucullus arriva sur la rive droite de l'Euphrate, il apprit la funeste nouvelle, non par les siens, mais par les récits des gens du pays.

Ce désastre ne vint point seul. A la même heure éclatait une conspiration militaire. On apprenait au camp que le peuple avait décidé à Rome la mise en congé immédiat des soldats dont le temps de service était expiré, ou, si l'on veut, des légionnaires de Fimbria, et conféré le commandement du Pont et de la Bithynie à l'un des consuls de l'année. Le successeur de Lucullus, le consul *Manius Acilius Glabrio*, avait même déjà débarqué en Asie. Le licenciement des légions les plus braves et les plus disciplinées, le rappel de Lucullus, l'impression produite par la défaite de Ziéla, tout venait à la fois mettre le comble au désordre, et le général n'avait plus d'autorité à l'heure même où il en était le plus besoin. Il se trouvait à Talaura, dans la petite Arménie, ayant devant lui une armée de Pontiques, commandée par *Mithridate le Mède*, gendre de Tigrane, et déjà victorieuse dans une escarmouche de cavalerie : d'un autre côté le Grand-Roi en personne arrivait de l'Arménie propre avec le gros de ses troupes. Lucullus fait demander du secours à Quintus Marcius, le nouveau préteur de Cilicie, lequel se rendant dans sa province, est déjà en Lycaonie avec trois

légions : Marcius répond que ses soldats refusent de marcher. Il envoie dire à Glabrio qu'il ait à venir prendre le commandement suprême qui lui appartient par le vote du peuple : Glabrio ne se montre pas mieux disposé à se charger d'une mission devenue par trop pénible et dangereuse. Bon gré mal gré, Lucullus reste donc à la tête des troupes, et pour n'avoir pas à se battre à Talaura contre les Pontiques et les Arméniens, à la fois, il donne le signal de marcher contre l'armée arménienne qui s'avance. Les soldats se mettent en mouvement ; mais arrivés là où se partagent les routes d'Arménie et de Cappadoce, ils prennent en masse par cette dernière voie, et veulent rentrer dans la province d'Asie. Ici les Fimbriens réclament encore leur congé, et sur l'heure ; et s'ils cèdent aux instances du général et des autres corps, ce n'est qu'à la condition qu'ils seront licenciés à l'entrée de l'hiver, à moins que l'ennemi ne se montre. Ils firent ainsi, et ils quittèrent l'armée. Mithridate put réoccuper presque tout son royaume : ses cavaliers se répandirent dans toute la Cappadoce et jusqu'en Bithynie : le malheureux roi Ariobarzane appelait en vain à son aide et Marcius, et Lucullus, et Glabrio. Telle fut l'issue étrange, incroyable presque, de cette grande guerre, si glorieusement conduite à ses débuts. A ne voir que les actes militaires, nul général de Rome n'a peut-être autant fait que Lucullus avec d'aussi minces moyens : l'élève de Sylla semblait avoir hérité du talent et de la fortune du maître. Dans de telles conditions, avoir ramené l'armée romaine intacte en Asie-Mineure, c'est là, certes, un merveilleux exploit, et autant qu'il nous est permis d'en juger, bien plus grand même que la *retraite des dix mille* racontée par Xénophon. Il s'explique sans doute et par la solidité des soldats romains, et par la pauvreté de l'organisation militaire chez les Orientaux : mais à tout prendre, il assure à l'homme qui l'accomplit un rang honorable entre les plus illustres capitaines. Que si le plus souvent on ne nomme point

Nouvelle retraite
sur l'Asie
occidentale.

Lucullus à côté d'eux, cela tient sans nul doute à ce qu'il ne nous est parvenu de ses campagnes aucun récit de quelque valeur, et aussi à ce que, en toutes choses et surtout en matière de guerre, rien ne vaut si ce n'est le résultat final : or, pour Lucullus, le résultat n'aboutit à vrai dire qu'à une complète défaite. Les dernières et malheureuses vicissitudes de son expédition, la révolte de ses soldats notamment, lui firent perdre tous les bénéfices d'une guerre de huit années : à l'entrée de l'hiver de 687 à 688, on était ramené au même point qu'au début de l'hiver de 679 à 680.

67 av. J.-C.

66.

75-74.

Guerre contre
les pirates.

74.

Sur mer, la guerre contre la piraterie, commencée en même temps que la guerre de terre ferme, et lui ressemblant par de nombreux côtés, n'avait pas mieux réussi. Nous avons dit (p. 189) qu'en 680, le Sénat, prenant la sage résolution de purger la Méditerranée, avait confié le commandement suprême à un amiral unique, le préteur Marcus Antonius. Malheureusement, on s'était tout d'abord trompé dans ce choix, ou plutôt ceux qui avaient provoqué la mesure, excellente en soi, n'avaient point calculé que dans le Sénat toutes les questions de personnes se décidaient alors sous l'influence de Céthégus (p. 133) et des intérêts de coterie. Puis, l'amiral choisi tant bien que mal, on avait négligé de lui mettre en main l'or et les vaisseaux nécessaires à l'accomplissement d'une aussi vaste mission : il lui fallut agir par voie de réquisitions énormes, et se rendre à charge aux provinciaux, autant que les corsaires eux-mêmes. Les résultats furent ce qu'on devait attendre. Dans les eaux de Campanie, la flotte d'Antonius captura quelques vaisseaux. Mais bientôt on eut affaire aux Crétois, amis et alliés des pirates, et qui, sommés d'avoir à rompre leur association criminelle, avaient fièrement répondu par un refus : le questeur essuya une défaite sous le vent de l'île, et les fers disposés à son bord pour enchaîner ses captifs ne servirent qu'à l'attacher lui-même, avec les autres Romains, aux mâts de ses propres vaisseaux : les

Défaite
d'Antonius
devant Cydonie.

amiraux *Lasthénès* et *Panarès* rentrèrent triomphants dans le port de *Cydonie*. Antonius avait consommé d'immenses trésors dans cette guerre follement conduite et stérile : il mourut en Crète en 683. Après lui, après sa tentative si malheureusement avortée, on ne nomma plus d'autre amiral en chef, soit qu'on fût découragé par l'insuccès, soit qu'on reculât devant la reconstruction coûteuse de la flotte, soit enfin que l'oligarchie répugnât encore à donner à un seul un commandement aussi étendu. On revint à l'ancienne méthode, laissant à chaque préteur le soin de combattre la piraterie dans sa province : ce fut ainsi, l'on s'en souvient, que Lucullus réunit un jour une escadre pour faire campagne dans la mer Égée (p. 193). En ce qui touche les Crétois pourtant, quelque dégénéré que fût le Sénat, on ne pouvait rester sous la honte du désastre de *Cydonie* : il fallait y répondre par une déclaration de guerre. Encore ne tint-il qu'à bien peu que les ambassadeurs crétois, venus en 684 à Rome, offrant la remise des prisonniers et le renouvellement de l'ancienne alliance, ne s'en retournassent avec un sénatus-consulte favorable : ce que la corporation du Sénat, prise en masse, appelait une honte, chaque sénateur en particulier y eût donné les mains, se vendant à beaux deniers sonnants. Un vote formel du Sénat mit ordre au scandale, et décida que les banquiers romains n'auraient point l'action en justice pour les emprunts souscrits par les envoyés. En rendant la corruption impossible, on s'en mettait à l'abri. Il fut ensuite décrété que les cités crétoises auraient à rendre les transfuges romains d'abord, puis les auteurs du crime de *Cydonie*, les amiraux *Lasthénès* et *Panarès* que les Romains puniraient comme ils l'avaient mérité, leurs vaisseaux et embarcations à quatre avirons et au-dessus, puis 400 ôtages, enfin une amende de 4000 talents (6,250,000 *Thal.* = 23,437,500 fr.). A ce prix la guerre ne les visiterait pas. Mais les envoyés s'étant déclarés sans pouvoirs pour accéder à de telles conditions, il fut ordonné

71 av. J.-C.

Guerre de Crète.

70.

68 av. J.-C.

Métellus soumet
la Crète.

que l'un des consuls de l'année suivante se rendrait en Grèce à l'expiration de sa charge, pour y exiger satisfaction aux demandes de la République, ou entamer aussitôt la guerre. Ce fut en vertu de ce décret qu'en 686 le proconsul *Quintus Métellus* se montra dans les eaux crétoises. Les villes de l'île, et notamment les grandes cités de *Gortyne*, de *Cnosse*, de *Cydonie*, avaient décidé qu'elles se défendraient à outrance plutôt que de subir des conditions excessives. Les Crétois étaient un peuple dégradé et pervers (IV, p. 370) : la piraterie était entrée dans leurs institutions publiques et dans leurs habitudes privées, comme le brigandage sur terre était dans la tradition commune des Éoliens : semblables aux Éoliens d'ailleurs par beaucoup de côtés et aussi par la bravoure, seuls avec eux, parmi les Grecs, ils luttèrent jusqu'au bout et non sans gloire pour le maintien de leur indépendance. En débarquant à *Cydonie*, avec trois légions, Métellus trouva devant lui, pour le recevoir, *Lasthénès* et *Panarès* et 24,000 hommes : il y eut combat en rase campagne. Les Romains demeurèrent vainqueurs après une chaude mêlée ; mais les villes fermèrent leurs portes. Métellus dut les assiéger les unes après les autres. *Cydonie* se rendit la première : les débris de l'armée crétoise s'y étaient retirés : l'investissement fut long. Enfin *Panarès* la rendit, contre promesse de libre sortie. *Lasthénès*, quelque temps avant, avait pu s'échapper : Métellus alla pour la seconde fois l'assiéger dans *Cnosse*. Quand la ville fut sur le point de succomber, il détruisit ses trésors, s'enfuit encore, et gagna d'autres lieux fortifiés, comme *Lycos* et *Eleuthera*. Il fallut deux années entières à Métellus (686-687), pour soumettre toute l'île. Enfin l'heure sonna où cette poignée de terre grecque, encore libre, tomba sous l'irrésistible domination de Rome : comme elles avaient devancé toutes les autres cités helléniques dans l'établissement de leurs franchises locales et de l'empire des mers, les cités crétoises furent aussi les dernières, parmi tous les États grecs

68. 67.

maritimes, à disparaître absorbées dans la puissance continentale de l'Italie.

Toutes les conditions étaient accomplies qui permettaient les solennités d'un grand triomphe traditionnel : la gens des Métellus était en droit de joindre aux surnoms du *Macédonique*, du *Numidique*, du *Dalmatique* et du *Baléarique*, le surnom nouveau du *Creticus* : Rome comptait une gloire militaire de plus !

Quoi qu'il en soit, jamais la puissance romaine n'avait été plus humiliée, jamais celle des pirates n'avait été plus grande sur la Méditerranée. Ciliciens ou Crétois, les flibustiers sur leurs brigantins (ils n'en comptaient pas moins de mille) se riaient des *Servilius l'Isaurique* (p. 478) et des Métellus le Crétique ! Nous avons raconté déjà avec quelle ardeur ils s'étaient jetés au plus fort de la lutte engagée par *Mithridate* ; comment les villes maritimes du Pont leur avaient demandé des moyens énergiques de combat, et les ressources de leur opiniâtre résistance. L'association avait en même temps, et pour son compte, opéré sur une non moins grande échelle. Presque sous les yeux de *Lucullus* et de sa flotte, le pirate *Athénodore* avait en 685 surpris *Délos*, rasé ses sanctuaires, ses temples fameux, et emmené tous les habitants en esclavage. L'île de *Lipara*, voisine de la Sicile, payait un gros tribut annuel pour n'avoir point à redouter de semblables descentes. Un autre chef, *Héracléon*, avait détruit, en 682, une escadre armée en Sicile et dirigée contre lui : avec quatre embarcations seulement, il avait osé pénétrer jusque dans le port de *Syracuse*. Deux ans après, *Pyrganion*, son camarade de rapines, se montre dans les mêmes eaux, débarque, se fortifie sur le même point, et envoie ses coureurs dans toute l'île : il ne faut rien moins qu'une expédition du préteur romain pour le contraindre à reprendre la mer. Dans toutes les provinces, il est désormais en usage d'avoir une escadre prête et des garde-côtes apostés, ou de payer pour les uns et les autres : ce qui n'empêche pas les corsaires

Les pirates
dans la
Méditerranée.

69 av. J.-C.

72.

d'arriver régulièrement, et de piller le pays, que les préteurs pillent aussi à l'envi¹. Bientôt les audacieux forbans ne respectèrent même plus le territoire sacré de l'Italie : à Crotona, il enlèvent le trésor de *Héra Lacinienne*². Ils débarquent à Brundisium, à Misène, à Caiète, dans les ports d'Étrurie, et jusque dans celui d'Ostie : ils emmènent prisonniers les plus nobles officiers romains, le chef de la flotte attachée à l'armée de Cilicie, deux préteurs avec toute leur suite, avec les haches tant redoutées, les faisceaux et les autres insignes ; ils attaquent une *villa* près de Misène, et y enlèvent la propre sœur d'Antonius, l'amiral romain qui a charge de les détruire : enfin à Ostie, ils coulent à fond la flotte de guerre préparée contre eux, et que commande un consul. Le paysan du Latium, le voyageur sur la voie Appienne, l'élégant baigneur qui s'oublie dans le paradis terrestre de *Baia*, tous deviennent leur proie : nul n'est sûr un seul instant de sa propre existence : le commerce, les relations internationales s'arrêtent : la cherté la plus affreuse règne en Italie, et surtout dans Rome, qui ne vit que du blé d'au delà de la mer. Le monde contemporain et l'histoire retentirent des plaintes suscitées par l'intolérable disette : ce dernier trait complète le tableau !

Soulèvements
des esclaves.

Nous avons passé en revue les actes du Sénat restauré par Sylla ; nous avons dit comment il sut pourvoir à la garde des frontières en Macédoine, à la discipline des rois clients en Asie-Mineure, et enfin à la police des mers. Quels tristes résultats, partout ! Ce gouvernement ne fut pas plus heureux dans une autre partie non moins périlleuse et urgente de sa mission, je veux parler de la sur-

¹ [V. Cicér. *pro lege Manil.* 6 : ...*ejusmodi in provinciam homines cum imperio mittimus, ut, etiamsi ab hoste defendant, tamen ipsorum adventus in urbes sociorum, non multum ab hostili expugnatione differant.*]

² [La *Junon* du cap *Lacinium* avait son temple à six milles de Crotona, au milieu d'un bois de pins. Les Romains avaient hérité de la vénération des Grecs pour ce sanctuaire, respecté autrefois par Pyrrhus et Hannibal (V. Preller, *Myth.* v^o *Juno*).]

veillance du prolétariat dans les provinces, et surtout en Italie. Le chancre de l'esclavage a rongé jusqu'à la moëlle les États de l'antiquité ; et le mal était chez eux d'autant plus grand qu'ils avaient des fortunes plus hautes : la puissance et la richesse, dans les conditions de leur économie sociale, amenait aussitôt un accroissement démesuré de l'institution servile. Il est tout simple dès lors que Rome ait plus souffert par elle qu'aucun autre empire du monde ancien. Déjà, au VI^e siècle, le gouvernement avait dû faire marcher les légions contre les bandes révoltées des esclaves des champs et des pâtures. Le système des plantations ayant usurpé tout le terrain sous l'impulsion des spéculateurs italiens, la dangereuse armée s'était multipliée à l'infini : au temps des Gracques, au temps de Marius, et non sans relation intime avec les révolutions d'alors, les insurrections d'esclaves s'étaient produites sur de nombreux points du territoire romain. La Sicile avait été ravagée par deux sanglantes guerres (619 à 622 : 135.132 av. J.-C. 632 à 654 : V, pp. 46 à 49 : pp. 94 à 95). Les dix ans qui suivirent la mort de Sylla ont été l'âge d'or et des flibustiers sur mer et des brigands sur terre, dans la péninsule italienne surtout, mal organisée, mal régie jusqu'ici. La paix avait fui en quelque sorte. Dans Rome même, et dans les régions moins peuplées de l'Italie, tous les jours on volait, on assassinait tous les jours. C'est de ce temps que date, je suppose, un plébiscite spécial contre ces chasses armées qui s'attaquaient aux hommes libres et aux esclaves : une nouvelle procédure sommaire est édictée en matière d'usurpation violente des biens-fonds¹. De tels crimes semblaient d'autant plus dangereux qu'ils étaient le plus souvent commis par les prolétaires : mais les hautes classes en étaient moralement les instigatrices, et prenaient

135.132 av. J.-C.

102. 100.

¹ [M. Mommsen fait ici allusion, je crois, à la *lex Aquilia* (Dig. IX, tit. 2), qui punissait les délits qualifiés *damnum injuria datum* (V. Rein, *Criminalr. der Röm.* (Droit crim. des Romains), p. 338 et suiv.). Ce plébiscite avait eu pour auteur un tribun du peuple du nom d'Aquilius.]

grosse part au profit. Les excès envers les hommes et les choses avaient presque toujours pour auteurs directs les intendants des grands domaines, à qui servaient d'instruments leurs troupeaux d'esclaves armés; et le citadin notable acceptait sans vergogne les gains conquis par un zélé régisseur. Celui-ci me rappelle Méphistophélès, s'emparant pour Faust des tilleuls de Philémon¹. La situation se peut apprécier par l'aggravation de la peine en matière d'attentats à la propriété, commis par bandes et avec armes, aggravation édictée par l'un des plus honnêtes optimates, *Marcus Lucullus*, préteur urbain pour l'année 676². En statuant ainsi, le juge exprimait sans détour son intention d'obliger les propriétaires des grandes troupes d'esclaves à les surveiller de plus près, sous peine de se voir eux-mêmes atteints et condamnés. Quoi qu'il en soit, tuant et pillant au profit des gens de haute volée, esclaves et prolétaires n'avaient plus qu'un pas à faire, et bientôt ils tueraient et pilleraient pour leur propre compte : qu'il tombât une étincelle, et le feu prenait, et tout le prolétariat se soulevait en armée rebelle ! L'occasion ne manqua pas de se présenter.

Les gladiateurs, dont les combats tenaient le premier rang parmi les jeux publics en Italie, avaient de nombreuses écoles à Capoue et autour de Capoue. Là, vivaient rassemblés de nombreux esclaves, partie tenus en réserve, partie recevant les leçons du métier, destinés tous à frapper et à mourir pour l'amusement du peuple souverain, presque tous aussi prisonniers de guerre intrépides et qui n'oubliaient pas que jadis ils avaient combattu face à face

¹ [Voir les premières scènes du V^e acte de la II^e partie du *Faust* de Goethe.]

² [Ce M. Lucullus était le frère du consul illustré par les guerres d'Asie. — V. Cic. *fragm.* du discours *pro Tullio*, 2 et *alias*. Il peint éloquemment ces crimes passés en coutume, et le remède légal apporté par l'édit du préteur.] Les dispositions de cet édit ont pour la première fois défini le *vol avec violence*, comme constituant un crime *sui generis* : dans l'ancien droit, il se confondait avec le *vol simple*. [V. Rein, *Bona vi rapta*, et *Rapina*, p. 326 et suiv.]

Explosion
de la guerre
des gladiateurs.

avec les Romains. Un jour une troupe de ces hommes déterminés brisa les portes d'une des écoles de Capoue (681), et se jeta sous le Vésuve. A leurs têtes étaient deux Celtes, qu'on nommait *Crixos* et *OEnomaos* de leur nom d'esclaves, et un Thrace, *Spartacus*, ce dernier, rejeton peut-être de la noble race des Spartacides, qui fut illustre dans la Thrace, sa patrie, et qu'on vit un instant assise sur le trône de Panticapée [*Kertch*, en Crimée]. Il avait servi dans le corps thrace auxiliaire : puis, désertant, il avait été à la montagne. Repris par les Romains, ceux-ci l'avaient destiné aux jeux de l'arène. La petite troupe des brigands ne comptait d'abord que 74 têtes; mais elle se grossit rapidement de tous les transfuges accourus des alentours, et ses déprédations causèrent un tel mal aux riches propriétaires de la Campanie, qu'impuissants à se défendre, malgré tous leurs efforts, il ne leur resta plus qu'à implorer le secours de Rome. *Clodius Glaber* arriva avec une division de 3,000 hommes rassemblés à la hâte; et occupant tous les accès du Vésuve, il crut prendre les esclaves par la famine. Mais ceux-ci, peu nombreux et mal armés qu'ils étaient, descendirent audacieusement des abruptes cratères de la montagne et tombèrent sur les postes romains : à la soudaine attaque de cette poignée d'hommes désespérés, la pauvre milice de tourner les talons, et de se disperser. Leur premier succès avait donné des armes et des recrues aux bandits. Une grande partie n'avait encore que des bâtons pointus à la main : et pourtant quand le préteur *Publius Varinius* marcha contre eux, avec un plus gros contingent de levées locales, deux légions au moins, il les trouva campés dans la plaine, à l'instar d'une armée régulière. Sa position à lui-même était difficile. Obligés de bivouaquer en face de l'ennemi, ses soldats fondaient sous les brouillards humides de l'automne : les maladies, et plus encore que l'épidémie, la lâcheté et l'indiscipline faisaient des trouées dans leurs rangs. Dès le début l'une de ses divisions se débanda, et les fuyards, au

73 av. J.-C.

Spartacus.

Commencement
de l'insurrection.

lieu de rejoindre le gros de l'armée, s'en retournèrent chez eux. Puis, quand l'ordre fut donné de marcher aux retranchements de l'ennemi et de monter à l'assaut, la plupart de ses gens se refusèrent net à suivre leur général. Varinius se mit en mouvement avec ceux qui lui restaient fidèles, mais il ne trouva plus les brigands là où il les cherchait. Ils avaient décampé en silence, et se dirigeant vers le sud, ils allèrent attaquer *Picensia* (*Vicenza* près d'*Amalfi*), où le préteur les joignit, sans pouvoir les empêcher de franchir le *Silarus* et de s'enfoncer jusque dans l'intérieur de la Lucanie, cette terre promise des pâtres et des bandits. Varinius les y suivit encore, et là cet ennemi, que l'on tenait pour méprisable, accepta enfin la bataille. Les choses tournèrent tout au désavantage des Romains. Les soldats, qui peu d'heures avant s'écriaient tumultueusement qu'ils voulaient se battre, se battirent mal. Varinius fut vaincu; son cheval et ses insignes tombèrent avec son camp aux mains de l'ennemi. Aussitôt tous les esclaves de l'Italie du sud, ceux surtout, plus braves et à demi sauvages, qui vivaient de la vie pastorale, accourent en foule autour du libérateur inattendu : selon les évaluations les plus modérées, les insurgés armés comptent déjà 40,000 hommes. Ils reprennent d'un seul coup la Campanie qu'ils avaient abandonnée, dispersant ou écrasant le corps romain laissé en arrière par Varinius, sous les ordres de *Gaius Thoranius*, son questeur. Dans le sud et le sud-ouest, tout le pays ouvert appartient aux chefs des bandes victorieuses : des cités importantes, *Consentia* dans le Bruttium, *Thurii*, *Métaponte* en Lucanie, *Nola* et *Nucérie* en Campanie, sont enlevées d'assaut et subissent toutes les horreurs que peuvent infliger les barbares demeurés les plus forts à des habitants civilisés sans défense, et les esclaves déchainés à leurs anciens maîtres. Que dans cette lutte il n'y eût plus rien qui rappelât le droit de la guerre; qu'elle fût une boucherie et non la guerre, on le comprend de reste. Les maîtres, quand ils faisaient les bandits pri-

sonniers, les mettaient en croix : ceux-ci à leur tour ne donnaient jamais quartier, et souvent par de railleuses et cruelles représailles, ils obligeaient les Romains captifs à s'entretuer comme des gladiateurs : on en vit un jour 300 soumis à la fois à cet odieux traitement, pour fêter les funérailles d'un chef tué dans le combat. A Rome, l'inquiétude était grande devant cet incendie, qui gagnait et dévastait. On décida pour l'année suivante (682) l'envoi des deux consuls contre le redoutable bandit. Un préteur, *Quintus Arrius*, lieutenant du consul *Lucius Gellius*, eut la bonne chance d'atteindre et de détruire, au pied du Garganus, en Apulie, une troupe de Gaulois qui, sous la conduite de *Crixos*, s'était séparée du gros de l'armée des révoltés. Mais *Spartacus* n'en remporta pas moins de grandes victoires dans l'Apennin et dans l'Italie du nord : là, le consul *Gnaeus Lentulus*, au moment même où il pensait le tenir cerné et l'anéantir, puis bientôt son collègue *Gellius*, puis *Arrius*, le vainqueur du Garganus, puis près de Modène le proconsul de la Cisalpine, *Gaius Cassius* (consul de 684), et enfin le préteur *Gnaeus Manlius*, succombèrent tous, les uns après les autres. Les hordes à peine armées étaient l'effroi des légions; et cette longue série de désastres remettait en mémoire les premières années de la guerre contre Hannibal. On ne saurait dire, vraiment, ce qui aurait pu arriver, si au lieu de simples gladiateurs fugitifs, les bandits victorieux avaient eu à leur tête les rois des tribus des monts d'Auvergne ou du Balkan. Mais malgré leurs succès éclatants, ils n'en restèrent pas moins ce qu'ils étaient, une horde de brigands et de rebelles, destinés à périr bien moins sous les coups d'adversaires plus forts que par leurs propres discordes et leur manque de plan. L'unité contre l'ennemi commun, ce phénomène si remarquable des anciennes guerres serviles de Sicile, fit ici absolument défaut; et la cause en est manifeste. Tandis qu'en Sicile les esclaves trouvaient un centre d'intérêt national dans la commu-

72 av. J.-C.

Grandes
victoires de
Spartacus.

73.

Décomposition
intérieure
chez les rebelles.

nauté de leur origine syro-grecque, en Italie au contraire ils se séparaient en deux groupes, les helléno-barbares et les celto-germans. La dissension s'était mise entre le Gaulois Crixos et le Thrace Spartacus (Œnomaos avait péri dans les premiers combats). Les querelles et les rancunes les empêchèrent de tirer profit de leurs premiers succès, et ramenèrent souvent la victoire dans le camp des Romains. Mais, je le répète, l'absence de plan et de but plus encore que l'esprit d'indiscipline des Gallo-Germains, fut la ruine de l'entreprise tentée par les esclaves. Spartacus, à en juger par le peu que nous savons de lui, était de beaucoup supérieur à ses compagnons. Outre son génie stratégique, il avait un talent d'organisation peu commun; et dès le début, sa justice dans le gouvernement de sa bande et dans le partage du butin, au moins autant que sa bravoure, avait attiré sur lui tous les yeux. Se voyant presque sans cavalerie et sans armes, il avait, pour parer à cette grave lacune, fait dresser des chevaux pris dans les troupeaux des domaines de l'Italie du sud; puis quand il se fut emparé du hâvre de Thurii, il s'y procura du fer et de l'airain, sans doute par l'intermédiaire des pirates. Malheureusement il avait affaire à des hordes sauvages, et qu'il ne put jamais ni façonner, ni maintenir dans la voie qui menait au but. Il aurait voulu empêcher ces bacchantes cruelles et folles, auxquelles s'adonnaient les bandits dans les villes prises, et qui étaient le principal empêchement à ce qu'aucune cité italique fit volontairement cause commune avec l'insurrection. L'obéissance, qu'il trouvait chez ses hommes à l'heure du combat, cessait à l'heure de la victoire : ses représentations, ses prières étaient peine perdue. Après les victoires remportées dans l'Apennin en 72 av. J.-C. 682, son armée avait toutes les routes libres devant elle. Alors, à ce que l'on croit, il aurait formé le dessein de franchir les Alpes, s'ouvrant ainsi, à lui et aux siens, le retour dans la patrie, dans la Gaule ou dans la Thrace. Si la tradition dit vrai, elle montre par là combien, tout

vainqueur qu'il était, il faisait peu de cas de ses succès et de sa propre puissance. Mais ses hommes ne voulurent pas tourner si vite le dos à l'Italie : et il prit la route de Rome, ne songeant à rien moins qu'à l'investissement de la capitale. Entreprise logique, assurément, mais entreprise de désespoir, ses bandes s'y refusèrent encore; et contraignant ce chef qui voulait être général d'armée à rester capitaine de brigands, elles se mirent à parcourir l'Italie et à piller en tous lieux. Rome put s'estimer heureuse d'en être quitte à ce prix : l'expédient n'en coûtait pas moins bien cher. Les bons soldats, les généraux éprouvés manquaient : Quintus Métellus et Gnaeus Pompée étaient occupés en Espagne, Marcus Lucullus en Thrace, Lucius Lucullus en Asie-Mineure : on n'avait sous la main que des recrues toutes neuves, et des officiers pour le moins médiocres. Il fallut confier le commandement en chef en Italie au préteur *Marcus Crassus*, capitaine de renom plus que médiocre, mais qui pourtant avait servi sous Sylla, non sans quelque honneur, et n'était point sans énergie : on lui remit huit légions : c'était là une armée, imposante par le nombre, sinon par la qualité. Un premier corps ayant fui devant les bandits, en jetant ses armes, le nouveau général usa de toute la rigueur des lois militaires, et le fit décimer : les légions firent effort sur elles-mêmes : Spartacus, vaincu dans le combat qui suivit, recula et prit le chemin de la Lucanie et de Rhegium. A ce moment les pirates étaient maîtres non-seulement des eaux de la Sicile, mais encore du port de Syracuse (p. 217) : Spartacus, avec l'aide de leur flottille, espérait pouvoir jeter une troupe dans l'île où les esclaves n'attendaient que ce secours pour se mettre en révolte une troisième fois. La retraite s'effectua sur Rhegium : mais les corsaires, tenus en échec par les postes que le préteur Verrès avait disposés sur les côtes de Sicile, et achetés par les Romains peut-être, reçurent le prix du passage convenu avec Spartacus, puis lui refusèrent leur assistance. Crassus, sur ces entrefaites,

Combats dans
le Bruttium.